

## Papier peint n°19

*Soustraire le nécessaire, ajouter le superflu.*

### Editorial

Papier peint fait la part belle aux feuilletons car j'aime les feuilletons. Qu'est-ce qui maintient en vie mieux qu'un feuilleton dont on attend la suite ? Qu'aurait été mon enfance sans les feuilletons de l'Echo de la mode et de la Vie catholique ? Et sans les feuilletons radiophoniques ? Pourquoi n'y a-t-il plus de feuilletons radiophoniques ? Qui prier pour que l'on nous donne aujourd'hui sur France Inter notre épisode de ce jour ? Que serait ma vie sans les Feux de l'Amour que je regarde tous les mercredis sur TF1 ? Ces questions posées, je suis heureuse de vous annoncer le début du nouveau feuilleton : Le yéti d'Albi. Je vous en souhaite bonne lecture, sûre qu'il vous enjolivera la rentrée.

Cha

### Le livre de dessin de Juliette

#### Page 8 – Lili



*A suivre*

### Poésie

Les trains passent  
Mon âme se tasse;  
"Maintenant", c'est... jamais...

N. M.

### La tragédie du végétal

*Sur les fleurs de Schiele.*

Détournés du soleil qui trop longtemps les abîmait les  
tristes profils détournent leurs face calcinées de  
l'éther et fixent le sol qui depuis trop longtemps les a  
reniés.

Tournesols agonisants, silhouettes du déclin aux  
feuilles ratées et au jaune fané ; derrière vous se pâme  
un fond vide qui vous sert de suaire.

Tournesols viciés par le temps, ou la nudité indolente  
en proie à l'expiration de la vie; tracez sur votre  
linceul immaculé la tragédie sans âme où la vitalité se  
nie.

N. M.

Les réverbères  
Tout tués de fleurs  
Pleurent dans les airs  
Leur pâle labeur.

N. M.

Lecture nocturne  
Le frigo bourdonne, bourdonne...  
Harmonise ses glaçons...  
Un beau chant hypnotique...

N. M.

### Sous anesthésie

Comme elle a volé en éclats  
la porcelaine cent fois recollée  
de leur histoire usée !

Lotte Char

### A la recherche du temps perdu

Dans mes larmes d'anniversaire je cherche ma mère  
Tandis que je descends la rue de la paix  
Et pousse jusqu'aux Tuileries où vide m'attend le  
square aux enfants  
Et où éternellement s'attaquent le rhinocéros et le  
lion.

Je remonte par le côté ombragé de la rue de  
Castiglione

Arpentant du trottoir les mosaïques séculaires  
Qui annoncent les boutiques d'antan.  
Je me demande si c'est ici que le petit Marcel  
Montant jusqu'à la colonne Vendôme, déchiffra le  
nom du pharmacien Swann

Avec lequel plus tard il réduisit à sa substantifique  
moelle

Le temps.

Lotte Char

### Rides

Cette très fine peau qui sous mes yeux se plisse  
C'est larmes essuyées  
C'est sourires échangés  
C'est mon corps habité, utilisé, usé  
C'est temps qui jour après jour sur moi glisse  
Et me laisse comblée,  
Fatiguée.

Lotte Char

### Creuser l'effroi

Creuser jusqu'à lorgner debout  
l'impasse  
faire une halte, une vie en pointillé  
de haltes  
Un bras se lève et salue :  
Vivre c'est entrer dans un labyrinthe  
l'effroi d'un étendard blessé  
un instant oublié  
des regrets fascinés.

Corinne Haddad, *Tout haut*

### Manège

J'imagine un pays bouché d'azur  
Etranglé d'air  
Carrousel sans fin  
Je m'assois sur la désillusion  
Montant, descendant

Corinne Haddad, *Tout haut*

### Block the Highway !

#### Welcome to the new world

Sur les rochers, Mike fumait un joint en regardant la mer redevenue calme.  
Les voyages aléatoires, ça commençait à lui plaire.  
Vivre au jour le jour, il commençait à comprendre ce que ça voulait dire. Hier c'est déjà loin.  
Demain encore plus. Combien de temps on peut vivre comme ça ? Tout à ses réflexions enfumées il n'a pas entendu approcher une jeune fille derrière lui.  
« Bonjour ! »  
Il a sursauté et lâché son joint. Un réflexe de fumeur aguerri le lui fait rattraper sans le regarder. La fille porte le bronzage de ceux qui vivent toute l'année au bord de la Méditerranée, et de longs cheveux noirs. Elle a un petit air gêné de s'adresser à quelqu'un qu'elle n'a jamais vu mais qu'elle veut connaître.  
« Salut ! On est où là ? a dit Mike  
- !. Tu sais pas où t'es ? Elle a dit surprise  
- Non, Pas vraiment.  
- On est près de Propriano. A trente kilomètres à peu près. »

Mike a réfléchi.

« C'est où ça, Propriano ?

- Ben, par là, elle a dit en désignant le Sud.  
- Nan, je veux dire, on est dans quel pays là ?  
- Hein ? elle a dit surprise. On est en Corse.  
- Haaa, ok. En Corse, il a dit en tirant une latte. On n'est pas allé très loin finalement. Il a dit pensif.  
- On ?  
- Je suis venu avec des amis, on s'est retrouvé ici un peu par hasard. Tu fumes ? il a dit en lui tendant le joint.  
- Un peu, elle a dit en le prenant. Ils sont où tes potes ?  
- Un peu plus loin, ils dorment sur le bateau.  
- Vous avez un bateau ?  
- Euh. Pas vraiment, il est pas à nous. C'est un peu compliqué, mais en gros, on a échoué ici à bord d'un bateau sur lequel on n'aurait pas vraiment dû embarquer mais c'est à cause des flics.»  
La fille a toussé de la fumée.  
« J'ai rien compris, elle a dit.  
- C'est une longue histoire, ça a commencé avant-hier. »

Arthur

### Le yéti d'Albi

par Frédéric Jacquemet

*Tous les personnages sont fictifs. . .  
Certains lieux également, à l'exception  
de la belle ville d'Albi et des rues citées.*

### Mercredi. 22 H 35.

La pute se tenait légèrement en retrait sous le porche de l'ancien atelier du tailleur Zégobian .  
L'enseigne fanée aux couleurs passées était couverte d'humidité, ce qui lui rendait un peu de son lustre d'antan. Cette même bruine glaciale qui tombait sans discontinuer depuis le matin poussait la fille au fond de l'encoignure, et par moments, un frisson parcourait ses jambes rendues interminables par les talons, les bas et la jupe trop courte.  
Sa panoplie était, de toute évidence, inadaptée aux conditions atmosphériques de cette nuit de janvier et pas un passant ne venait troubler la paix de la petite rue du Vieil Alby.  
Pour la pute, la nuit n'allait pas être enrichissante.  
Quand enfin, Papi Raoul s'annonça au coin de la ruelle par un étternement de type sismique. Le traditionnel « coup de tuba » atténué par son immense mouchoir à carreaux ponctua sa progression de loin en loin.  
Comme un paquebot transatlantique, Papi Raoul arrivait au port ; il fallait qu'on le sût.  
La pute, jouant le jeu, ne se montra pas et laissa son client potentiel passer devant son repaire sans broncher.  
Le coureur de gueuse, quant à lui, fit mine de s'arrêter net quelques mètres après le porche, découvrant, ou voulant le donner à penser, la présence de la fille comme une surprise totalement imprévue dans sa promenade vespérale.  
Un 16 janvier, tu parles !

Surtout que c'était peut-être la dixième fois qu'il lui faisait le coup du « Je passais par-là... », le Papi.

Conciliante, la pute engagea, comme à l'accoutumée, la conversation anodine qui devait rapidement déboucher sur une négociation en bonne et due forme. Le fait que le vieux lui payât toujours le même prix n'était pas pour modifier le cérémonial.

La seule surprise était venue du passage à l'Euro. Papi Raoul, sans le moindre commentaire, avait arrondi la somme à l'unité supérieure.

Point. « Ils » l'avaient dit au poste. Ce qui était valable pour les yaourts ou le kilo de cochon devait l'être aussi pour la fesse.

Il n'était pas de souche paysanne pour rien, ce qui ne gâtait pas sa personnalité et ne l'empêchait pas de se montrer généreux à ses heures.

Aux dernières fêtes de Noël, ne lui avait-il pas offert un bracelet-montre qui bien que « fantaisie » avait touché la fille là où se nichait désormais sa sensibilité : droit au cœur.

Papi Raoul avait, ce jour, quitté son simple statut de client régulier pour intégrer un cercle plus restreint de privilégiés qu'elle appelait d'un petit air pointu « ses relations ». Un terme obscur qui regroupait dans la même confrérie : sa copine Josy, elle aussi prostituée de son état, et comme elle aimait à l'ajouter, en préretraite; un secrétaire du cabinet du Préfet, qui bien que vieux garçon endurci lui vouait une adoration sans bornes, ainsi que Féfé, patron du Café des Berges. Le seul qui ne lui avait jamais refusé l'entrée dans son établissement et dont elle avait partagé les angoisses après le décès prématuré de son épouse, la plantureuse Odile. Période où il fut plus question de longues digressions entrecoupées de sanglots que d'étreintes forcées.

Féfé avait été réellement submergé par l'angoisse.

Or, un dimanche soir, le hasard avait voulu que, fatiguée et dégoûtée par un mauvais payeur, elle avait décidé de rentrer chez elle, mais pas sans s'arrêter boire un petit verre. Le moral avant tout.

Elle fut surprise de trouver le bar désert et quasi éteint. Les sens en éveil, elle s'aventura dans l'arrière-salle, un peu gênée d'entrer là dans un territoire sur lequel régnait une autre femme peu de temps auparavant.

Ses doutes furent instantanément balayés par le tableau que son regard saisit. Féfé, debout sur un de ses fûts de bière, la regardait en pleurant. Ses bras pendaient le long du corps, il semblait pétrifié ; à part ses yeux qui mouillaient abondamment son visage, rien en lui ne paraissait vivant.

Elle avait surmonté la peur panique déclenchée par la vision du fil électrique entourant le cou grassouillet de Féfé et le reliant dangereusement au palan qui servait à déplacer les charges.

S'approchant doucement de lui en parlant à voix basse, elle avait réussi à interrompre le flot de ses larmes. Puis, une fois prononcée la première phrase, il s'était avéré impossible d'endiguer les suivantes, le cafetier n'ayant plus, tout soudain, l'envie de mourir

mais bien celle de s'épancher, lui assignant, comme tant d'autres, un rôle proche de celui du psy.

Il vida son désespoir entre ses bras. Lui dit tout.

Il engloutit, pour s'aider, une des innombrables bouteilles de sa réserve, puis une seconde, suivie d'une troisième pour faire passer les détails intimes, si bien que le lendemain l'établissement resta fermé, au grand étonnement des poivrots matinaux.

La belle Odile, en lâchant la rampe peu de temps avant les fêtes, lui avait fait la plus mauvaise blague de son existence .

Il la voyait rire toutes les nuits dans ses cauchemars. Elle lui assénait une grande claque dans le dos et s'esclaffait en claironnant : « Comment-y fait mon Féfé tout seul derrière son zinc pour les fêtes ? ». Et de rire jusqu'à ce qu'il se réveille en sursaut, transpirant, parfois hurlant, toujours désespéré.

Ce dimanche là, le vase avait débordé.

Une fois sorti le dernier client, Féfé avait trainé la savate jusqu'à la réserve et s'était efforcé de réfléchir. Mais il n'y arrivait plus, submergé par la terreur de devoir vivre seul encore longtemps.

Surtout avec ses cauchemars, car maintenant ceux-ci ne le lâchaient plus ni la nuit ni le jour. En servant des cafés ou en préparant des sandwiches, c'était la même chose. Il la sentait venir, la peur de la nuit et de tout ce qu'elle allait charrier de souvenirs et de déchirements. Ce devait être la dernière ! Et puis, pourquoi attendre ? Après deux longs mois, il ne ressentait pas la moindre amélioration, loin s'en faut. Non. Il fallait en finir ce soir. Là, maintenant, avant que le visage radieux de sa femme ne revienne s'installer pour la nuit, le dévorant de chagrin.

Il n'hésitait pas lorsque Apolline l'avait découvert. Il était simplement figé dans une dernière contemplation intérieure de son aimée.

Athée et refusant le secours de l'au-delà, il avait même rejeté tout espoir de retrouvailles posthumes et se préparait à mourir sans en éprouver le moindre soulagement.

Josy, à qui sa copine Apolline racontait tout, avait eu sur ce point un raisonnement aussi simple qu'obscur.

— Puisque « l'Autre Enfoiré Là-Haut » l'était capable de lui ravir sa bien-aimée dans la fleur de l'âge, elle qu'avait jamais voulu de mal à personne, il pouvait bien se permettre, le Féfé, d'y faire en guise de répons un splendide bras d'honneur, en rejetant par le suicide l'idée d'une rédemption future !

Selon Josy, pas de doute, Féfé c'était un homme, un vrai, qui avait du sentiment et même une sacrée paire de « balloches » pour oser défier tout à la fois Dieu, la Mort, et ses concitoyens mais néanmoins clients.

*A suivre*

## Chroniques bibliophiles

### Lectures référentielles

#### # La méthode.

D'autres que moi écriront un jour la genèse de cette méthode de lecture, la plaçant sans doute entre celle

de Bachelard (toute la bibliothèque municipale de Dijon dans l'ordre alphabétique) et celle de Leopardi (la bibliothèque familiale dans l'ordre des langues, apprises au fur à mesure). Je ne décrirai donc pas le processus de création de cette méthode mais l'état de l'art de la méthode, qui au demeurant ne manquera pas d'être perfectionnée par les hordes de lecteurs enthousiastes qui s'en empareront dès sa mise sur le marché (bien que cette méthode ne donne lieu à aucune royauté, l'auteur – moi-même – ayant délibérément abandonné toute idée de lucre à son sujet).

À partir d'un ouvrage, sur le choix duquel nous reviendrons plus loin, il s'agit de lire les ouvrages qui sont cités, expressément (1) ou non dans ce volume.

Première règle importante de cet exercice : si dans un livre on trouve plusieurs "liens" vers d'autres ouvrages, on lira les ouvrages dans l'ordre d'apparition des citations et, deuxième règle, on lira en priorité les ouvrages de deuxième rang cités dans le premier livre du premier rang (règle récurrente), en conservant les ouvrages dont on n'a pas fini d'explorer les liens sur sa table de travail. (Conseil pratique : utiliser des petits marque-pages colorés et collants, comme des languettes post-it).

On objectera que le risque est d'avoir un très grand nombre d'ouvrages en cours, au risque de se perdre dans l'arborescence des références.

C'est vrai et c'est un attrait de cette forme de lecture ; par ailleurs il n'est pas de problème de ce genre qu'une bonne organisation ne puisse résoudre (l'université de Valla-Quichua en basse Patagonie met à disposition des amateurs, sur son site [www.uni-valla-quichua.org/lecture/html](http://www.uni-valla-quichua.org/lecture/html) un bon logiciel informatique - pour l'instant une seule version en ourdou qui fonctionne avec le système d'exploitation Particule © bien connu des utilisateurs des ordinateurs VELPO).

Deux écueils à éviter si possible : partir d'un ouvrage trop pauvre en références (exemple le N° 16 de Fripounet et Marisette de février 1954 qui ne comporte aucun lien possible même en cherchant bien) ou à l'inverse choisir un ouvrage trop riche en références (le catalogue raisonné de la "Librairie du livre rare" publié en 1854 à Vaison-la-Romaine et qui contient 28945 références quasiment introuvables, ce qui est à la fois frustrant et improductif).

### # Les liens.

S'ils sont explicites, pas de problème particulier. Une bonne citation donne à la fois le titre et l'auteur de l'œuvre, voire l'édition et l'année de la parution. On examinera attentivement les préfaces, les avant-propos, les dédicaces riches en citations et références de toutes sortes, mais aussi les phrases mises en exergue en début d'ouvrage ou de chapitre.

Exemple : au début du roman "la possibilité d'une île" de Luc Quinoux, on peut lire (dans l'édition in-quarto de 2005 sur papier d'Arménie) cette phrase en exergue : "Ha ha dit-il en portugais, car il parlait les deux langues..." extraite de "Tintin au pays de l'or noir", qui nous procure un lien avec la bande

dessinée, dans laquelle (vignette 45 et 46) on peut lire dans la bibliothèque du docteur Muller le titre d'un roman de S.Reilly, "Si tu n'en veux pas je la remets...".

Mais on doit aussi s'intéresser aux liens implicites, comme le montre l'exemple suivant.

Dans la page 145 des mémoires de Simon Lantier (?), intitulées "Je peux dire que j'y étais" il écrit "...et pour me donner une contenance je pris en main l'ouvrage que Madame de S. avait posé sur le guéridon à mon entrée dans la pièce..." Nous ne connaissons pas le titre de l'ouvrage, mais à ce stade du livre nous avons une assez bonne idée du caractère de Madame de S., nous connaissons un peu la composition habituelle d'une bibliothèque d'une dame de ce milieu à cette époque dans cette île ravitaillée par les corbeaux, et nous pouvons deviner (du fait aussi que plus loin dans le texte Madame S. avoue aimer cet auteur et que plus avant dans ses mémoires Simon avait décrit le livre avec un couvercle vert) qu'il s'agit probablement de "Mireille et Mirabelle" de Magalie Beuvret, une vague histoire de jeunes filles indéterminées sexuellement comme on les aimait à cet époque.

Un dernier écueil à éviter : le "Cul de sac". Tous mes livres sont refermés, tous mes post-it enlevés, ma table de travail est vide. Que faire ? Tout d'abord m'interroger sur ma capacité à inventer les liens, les traquer, les découvrir, les "révéler" parce que c'est bien rare qu'on ne trouve pas de liens dans un ouvrage (bon c'est vrai qu'il y a l'exemple cité plus haut mais c'est extrêmement rare). Puis si on est sûr d'avoir bien fait son exploration, alors repartir d'un ouvrage pris au hasard, soit dans ma bibliothèque ou mieux encore dans celle d'un ami, ou celle du comité d'entreprise, ou sur la table de votre libraire, ou même encore du soldeur d'occasion au marché.

Bonne lecture et n'oubliez pas de noter vos parcours, l'université de Oulang-Bator, section des études linguistiques, procède actuellement à une vaste étude sur la lecture référentielle et sera heureuse de votre participation bénévole. (Pour l'instant en langue Ouïgour mais prochainement étendue au Farsi et au Basmati).

Robert Strauser

1 *Un article de du professeur Trucman dans " la revue des trois baudets" datée de mars 2006 (à paraître chez Casterman dans la collection ailleurs et hier) on trouvera des précisions sur la distinction entre une citation précise et une évocation littéraire).*

2 *Aux éditions de la cigale, 1895.*

## Collisions

### De l'abus des poncifs

Je dois en convenir : mon interlocuteur pointe du doigt successivement, dans la préface de chacun des ouvrages, précisément et identiquement en quatrième ligne de la seconde page, la mention d'un rapprochement possible entre l'auteur et Kafka : Ainsi, Rex Warner transpose Kafka avec application

dans la *Chasse à l'oie sauvage*, apprend-on dans la préface de *L'aérodrome*. Quant à Ernst Weiss, la préface du roman *Le témoin oculaire* le déclare, au même titre que Kafka, l'un des écrivains les plus singuliers de son temps. Peut-être les deux rédacteurs de ces deux textes introductif ont-ils suivi les recommandations du même *Traité de la préface* dont je me dis que, s'il n'existe pas, l'on pourrait considérer de l'écrire sur la base des meilleurs pratiques, dont la mention à Kafka (en quatrième ligne de la deuxième page) ne serait pas la plus difficile à formaliser. Mais à terme, pour le lecteur, peut-être pas la plus instructive.

Cha

## Chroniques intimes

### Rue des forgerons

Je ne marche pas.

Je me confonds un instant avec le lieu, avec ma propre déambulation, mon regard tourné vers le minaret illuminé, le soir tombé. Les hommes encore assis attablés et l'odeur du pain, il est encore temps, il est toujours temps de saisir le dernier pain comme si la journée alanguie offrait non pas ses derniers moments, mais le commencement d'une vie crépusculaire attisée par la disparition progressive des formes, des choses et des corps.

Ni affairément, ni précipitation, je règle sans conscience mon allure sur les dalles, dans l'alternance des lumières et des ombres de la ville. C'est la lenteur, la lenteur de mes pas qui me guident, comme le prolongement de ce qui se tient derrière les portes ouvertes.

Je suis là, je suis dans cette extrême simplicité, ravie d'avoir parcouru l'espace qui sépare la cour intérieure de la place toute proche dans la splendeur du soir.

Sales, étroites, sombres, mêlant l'odeur du cuir aux détritiques qui jonchent les angles fouillés par les chats en déroute, qui pourrait dire pourtant la sensation d'une révélation.

La gloire brutale de la nuit dans la ruelle !!

Corinne Haddad

## Confrontations

Je me souviens comme je questionnais mes souvenirs, et qu'à chaque fois ils étaient faux. Comme, devant le porche fermé et ses deux hauts montants je réalisais qu'ils n'étaient pas tels que je m'en étais souvenue. Comme avant le prochain départ je m'efforçais de les inscrire, ce porche, ces montants, dans ma mémoire, avec la cour révélée quant on avait ouvert les lourds battants, avec l'entrée, le corridor, l'escalier ; pour que mes souvenirs prochains y soient justes. A chaque fois j'ai échoué. Cependant j'ai gardé dans mon cœur le porche et ses montants, la cour gravillonnée et le chemin pavé qui menait à l'entrée vitrée, le carrelage noir et blanc du rez-de-chaussée, l'escalier qui menait à l'appartement du second mais ouvrait tout d'abord sur l'immense couloir du premier, bordé à gauche de bureaux et de salles d'attente et à droite, après une porte précédée de quelques marches, de fenêtres

donnant sur le jardin. L'odeur de ce lieu aimé. Les gens que nous étions et que nous ne sommes plus. Et je sais à quel point tout ce dont je me souviens est inexact, et cependant si vrai. Vrai le soulagement heureux de l'arrivée et le bonheur étonné des retrouvailles, vraie la confrontation de la réalité avec mes pauvres souvenirs, vraie la joie immense d'y être, d'en être, de cette histoire là qui était mienne, qui est mienne.

Cha

## Chroniques gastronomiques

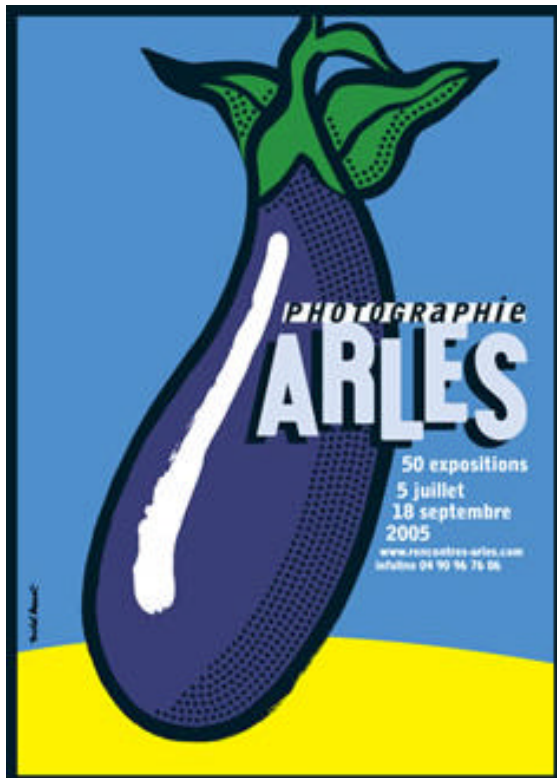
### Autobiographie à l'aubergine

En plan devant les travées de légumes, je reste un certain temps dubitatif : c'est la première fois que je me trouve en présence d'une aubergine, ou tout du moins que j'en prends conscience. Vers quel étal me portera ma main ? Pour quel légume opter ? Refermant la main sur l'objet le plus manifestement proche de l'idée préconçue que je m'en suis fait dans mes rêves, je suis saisi : c'est la chair faite légume. Sa texture hybride entre le concombre et le caoutchouc, sa forme caractéristique, sa couleur spécifique... La palper procure d'étranges sensations. 1) S'assurer que c'est bien une aubergine. Il serait mal venu de cuisiner une tatin aux aubergines avec des poivrons ou des courgettes (quoique). 2) En apprécier la forme, le galbe, le gabarit. 3) Réfléchir aux mutations décisives introduites par l'entrée d'une aubergine dans ma vie.

Elle a la forme d'une roquette, la forme fuselée d'un projectile gâtant d'avance ma cuisine. Quelle anatomie ! Ce bout de végétation, pudique cache-sexe dont je ne saurai jamais si je dois l'enlever à l'heure de la préparation, ou si ce n'est pas, comme dans l'asperge, la fraction la meilleure ! L'autre extrémité est plus contondante, ce qui me rappelle une chanson de Boby Lapointe et me fait penser que là réside peut-être le noyau. C'est un légume science-fictionnel... La chair ne peut plus se décoller de mes doigts : ce succube aura ma peau. Inodore, il cèle le venin qu'il dégagera tout à l'heure à plein car je connais peu de légumes à l'odeur aussi entêtante. Volontiers, j'enfoncerais dans cette chair mon nez, mes joues, mon menton, ma bouche... pour résoudre l'énigme et m'assurer que je tiens là le légume convenu. Elle a la forme d'un baleineau, d'une orque. Je la tiens en main comme un eustache découpant les chairs des invités à leur dernier repas. Ce lilas foncé sombre comme la mort... C'est un légume macabre, un légume de tueurs : n'en fait-on pas du caviar ? Elle a la forme d'un ballon de football américain, d'une corne de brume. Elle me met en rage car elle ne prend pas l'empreinte de mes doigts. Trop lisse, trop grasse, trop épaisse... Les mystères des sciences naturelles m'ayant toujours plongé dans des abîmes de non-conformisme et n'ayant jamais résolu mes problèmes oedipiens avec les généalogies légumières, je voudrais percer les liens sacrés qui unissent la courgette au concombre, l'avocat au poivron, l'endive au salsifis... Mais cette zone d'ombre paralyse ma

jugeotte et tout instinct de consommateur. Comme la lumière, sa carnation fascine mon regard, maintenant franchement malsain. (...)

Jean Auber



## Diapason

Par Zo

## Chapitre 9

Messages de ma femme. Une autre douche. Nous sommes mardi, il est pas loin de 18H, j'écoute sa voix travaillée dans l'angoisse, et ses multiples griefs énumérés au longs de dix-huit messages, sur une durée de 45 minutes. Elle ne sait pas où elle en est, tu parles ! elle devrait me comprendre alors et arrêter de s'en plaindre ! On ne parle encore que de moi, j'ai mal au ventre, je crois que je vais vomir mon jus d'orange. Effectivement. Une bière après j'efface tous les messages, les insultes, les menaces, les constats, les cris et les silences, tous. Puis une autre bière. Je connais ma route, elle est toute droite. Jusqu'à toi, où elle explose en multiples gerbes plus ou moins dignes. Rien ne sert de t'oublier. Puisque tu es là. Minutes après minutes, tu es bien quelque part, puisque tu es partout dans mes yeux. Je débranche le téléphone...

*A suivre*

## Prière d'Insérer

*Catalogue de romans à écrire*

## Le mystère de la chaussette

*une approche de la logique floue*

Tout est allé très vite. Il y a 5 minutes encore j'étais là, debout, en train de dévoiler ma vie en long, en large et en me concentrant pour être précise, pour bien me faire comprendre et ne rien oublier. Et derrière ce pupitre, ces deux femmes en pleine partie de squash, me lançant à la volée, l'une après l'autre, des questions invraisemblables. « Ces chaussettes vous ont porté préjudice, n'est-ce pas. » Que pouvais-je répondre ? « Oui, bien sûr... » « Les avez-vous vues s'échapper ? » rétorquait l'autre. Mais quelle question stupide ! « Bien sûr que non... » « Donc vous ne pouvez pas être sûre qu'elles ne se sont pas échappées » reprit-elle avant même que j'aie pu finir ma phrase. « Je suppose... » « Mais ce n'est pas la première fois que ça arrive ? » reprend la première. « Non, en effet. » Enfin quelqu'un qui m'aidait dans cette affaire. La seconde interrompt : « Vous manquez à toutes vos responsabilités, reconnaissez-le. » « OBJECTION ! Elle insinue que madame Felici n'a pas d'animal de compagnie. » « Retenu. » opina le gros monsieur à ma droite. Qu'avait-il à faire dans cette dispute ?

Ca avait continué longtemps avec quelques interventions du juge et on avait fini par me renvoyer sur mon banc. Ca y est, les plaidoiries commencent.

« Ce procès par contumace des chaussettes incriminées est la preuve même de leur crime : rester introuvables. Cette fuite est condamnable, c'est pourquoi vous allez la condamner, n'est-ce pas. Il n'est pas besoin d'autre preuve pour vous convaincre. »

« Il n'est pas possible, la réalité étant ce qu'elle est, que la probabilité pour que les chaussettes soient séparées l'une de l'autre soit nulle. Ce n'est pas pour les chiens qu'a été élaborée la théorie de la logique floue. « Le mystère de la chaussette, une approche de la logique floue », de Cha Beldeleau, établit qu'il n'est pas exact de dire que la chaussette n'est pas là. Ce n'est pas qu'elle n'est pas là : elle est dans la machine à laver qui est en train de tourner, ou bien elle est dans le bac à jeux, ou bien, en boule sous le lit, et j'en passe. A chacun de ces états possibles de la chaussette peut être associée une probabilité très précise, et non nulle. Elle pourrait réapparaître, elle va réapparaître. Elle n'a pas de prise sur la probabilité qui est attachée à son emplacement, on ne peut pas la condamner pour un acte dont elle n'est pas responsable. Ceci dit, si cela dérange tant madame Felici, elle peut toujours n'acheter que des chaussettes de la même couleur, ainsi elle ne risque au grand maximum qu'une seule chaussette veuve. Ou bien décider que l'on ne porte plus chez elle que des chaussettes dépareillées. Pourquoi tant d'histoires ? »

Témoignage de C. Felici recueilli par Pat Hisson

## Ethylistiques

Pour contribuer : [parisbarcelone@hotmail.com](mailto:parisbarcelone@hotmail.com)  
Il s'agit de répéter à l'infini, mais de façon différente à chaque fois, l'information suivante :

## Fixe d'onyx

(dérive S.M.\* , transplantation d'un sonnet en -yx respectant la structure originelle)

L' « ongle à l'onyx », cette angoisse un peu  
lampadophore,  
Dédiée à soutenir le plus vespéral Minuit de rêves  
En brûlant, Phénix cinéraire, des amphores  
Sur une crédence en onyx recueillie à même le  
salon...

Dans le plus pur des ptyx, des bibelots vides  
D'inanité sonore du maître, abolis par le Styx,  
Puisent aux objets qui honorent le Néant  
Entre chaque croisée.

On n'agonise pas quelle somme d'or a été ainsi  
soutenu

Mais le décor de cette licorne ne pourra se ruer  
Sur son seul feu, une nixe de crédences en onyx,

Car il s'est fermé avant d'avoir pu fixer la nue,  
Quand cinq de ses miroirs ont dû aller vers l'oubli  
Pour un cadre vacant.

Benoît Virot

\* Stéphane Mallarmé

## Je l'ai lu, je l'ai entendu, je vais en parler

### Éloge de la masturbation. \*

Philippe Brenot, ZULMA, 125 pages.

À remarquer un glossaire de 800 termes de synonymes et de qualificatifs. Petite étude assez complète sur les discours normatifs et moralisateurs qui interdisent, les discours "médicaux" qui démontrent la nocivité, tous se rejoignant dans les prévisions les plus abominables sur le devenir des malheureux (ses) qui s'y adonnent. En revanche les bienfaits sont expédiés en deux pages.

### Les rues de Barcelone. \*

F.Gonzalez Ledesma, folio policier, 331 pages.

Mendez, Amores, Carlo Bey, trois personnages récurrents dans les livres de cet auteur espagnol qui campe un Barcelone au sortir du Franquisme dans l'Espagne au moment de son intégration européenne. Un policier vieille école désabusé mais efficace, deux journalistes dont le recordman de la malchance, magouilles politico – financières dans le barrio chino et d'autres quartiers de la ville avant son grand remaniement olympique de 92.

### Monsieur la panthère. \*

Wade Miller, série noire (N°155), 248 pages.

Encore un couple caché derrière un pseudo (Robert Wade et Bill Miller) pour un roman de 1951 traduit et

publié en France par Duhamel en 1953. Un roman représentatif du style "hard boiled" que Duhamel, génial créateur de la Série Noire, a introduit en France. De l'action, de la violence, mais aussi de l'amour (vache). Lu au XXI° cela paraît un peu naïf parfois.

### Sorcier (dans le recueil Jim Harrison) \*

Jim Harrison, Bouquin Robert Lafond, 800 pages.

Sorcier est le dernier roman du recueil où l'on peut aussi lire les légendes d'automne, un bon jour pour mourir et d'autres. Nous sommes toujours dans le Michigan, pays de chasse et de pêche comme il se doit avec Harrison. Encore un livre où les personnages féminins sont nettement plus forts devant la vie que les hommes, dont Jim Harrison connaît manifestement mieux les défauts et les faiblesses.

### Avant que le coq chante \*\*

Pavese, folio, 372 pages.

Trois nouvelles de l'auteur italien plus connu pour ses poésies, ses positions politique ou son suicide (annoncé) en 1950. Pourtant c'est dans ces nouvelles plus que dans "le métier de vivre" que je sens le mieux le désespoir existentiel de Cesare Pavese en suivant les pas de ses personnages, traversant les événements dans l'Italie fasciste sans les rencontrer vraiment, comme avec une distance, comme dans un brouillard.

### Swim – Two – Birds \*\*

Flann O'Brien, Les Lettres, 299 pages.

Mise en abîme d'écrivains dont les personnages écrivent des romans qui contraignent leurs personnages à écrire de leur côté la vie de leur auteur pour s'en débarrasser. Situé dans une Angleterre intemporelle, ce livre est un foisonnement de personnages de plus en plus étranges jusqu'à un nain discoureur et une fée invisible et d'autres étudiants oxfordiens attardés.

### Monsieur cauchemar \*

Pierre Signac, crime-club, 188 pages.

Pierre Signac (pseudo de Siniac sic !) est plus connu pour les séries noires avec les héros Luj Inferman et la Cloducque, ou encore le scénarios des Morfalous, un mauvais film de Verneuil avec un mauvais Belmondo. Dans ce roman (1960) il nous gratifie de trois fins possibles (au choix du lecteur), fort éloignées de sa fin à lui qui finit en mourant seul dans son appartement à une date indéterminée, trouvé par ses voisins un mois plus tard.

### L'affreux joujou \*

Pierre Siniac, instantanés de polar, 165 pages.

Du même auteur que le précédent, à cheval entre le polar et le fantastique (un appareil photo capte les

photos des personnes assassinées par le sujet principal). C'est inventif et assez bien vu, il y a aussi une ébauche de critique sociale sympathique.

### **Catch 22 \*\***

**Joseph Heller**, *les cahiers rouges*, 511 pages.

Le décor : La guerre des américains en méditerranée en 43-44, dans une escadrille de bombardiers. Heller est un Céline américain, la bêtise antisémite en moins, l'humour marxiste (tendance Groucho) en plus. Le titre vient de l'article 22 qui dit que toute personne cherchant à se faire exempter de mission pour cause de folie est donc saine d'esprit, et donc apte au combat. Le colonel Cathcart augmente tous les jours le nombre de missions à accomplir pour espérer être retiré du théâtre des opérations en vue d'être le

Zo, Robert Strauser, Nicolas Millet, Juliette B, Frédéric Jacquemet, Edouard Strauser, Corinne Haddad, Charlotte Bayart-Noé, Benoît Viro, Arthur ont participé à ce numéro ainsi que l'équipe des Ethylistiques.

colonel le plus efficace de l'US Air Force. Yossarian, héros du livre (malgré lui) ne rentrera donc pas au pays, verra tous ses compagnons disparaître les uns après les autres, et le colonel ne deviendra pas général.

Robert Strauser

### **Méthodologie pratique de mauvaise foi**

*Ou la mauvaise foi portée au rang des beaux-arts*

- ♣ Financer des infrastructures inadaptées et donc inutilisées afin de faire éclater au grand jour l'absence de besoin et d'intérêt d'une population, et rediriger l'utilisation de fonds publics vers des utilisations plus confidentielles ou bénéficiant à de seuls initiés.